

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

# L'ÉCHO SAUMUROIS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

## Documents Officiels.

CIRCULAIRE.

Aux archevêques, évêques, pasteurs protestants, rabbins israélites français.

Le garde des sceaux, ministre de la justice, représentant par délégation le ministre des cultes.

Prêtres catholiques, pasteurs protestants, je viens vous demander d'organiser dans vos églises, dans vos temples, à l'heure où ils s'ouvrent à la prière publique, des quêtes patriotiques, dont le bienfait se répandra sur nos soldats prisonniers de la Prusse. Loin du sol natal, sous un climat humide et froid, livrés sans vêtements suffisants à toutes les rigueurs de l'hiver, subissant les tortures de l'exil et jusqu'aux tourments de la faim, voilà le sort de nos frères. A nous de les secourir, jusqu'au jour béni où notre nouvelle armée, par d'héroïques combats, pourra les rendre à la patrie. Notre voix, je le sais, n'aura pas besoin d'exciter votre charité fraternelle, tous donneront : les uns à pleines mains, les autres le denier que Dieu voit avec joie tomber de la main du pauvre.

Et vous, rabbins israélites, à qui votre religion ne permet pas les quêtes d'argent dans vos jours de fêtes, appelez chaque vendredi, une heure avant la prière, appelez aux temples les enfants d'Israël. Ainsi toutes les religions, rivalisant entre elles, accompliront à l'envi des miracles de charité. Que les femmes, au cœur si compatissant, demandent à chacun son offrande; que les jeunes filles apprennent la plus douce des vertus en quêteant pour nos prisonniers. Vous tous qui demandez, vous qui donnez, pensez avec quel sentiment de joie ils reverront ce souvenir de la patrie! Leurs immenses malheurs veulent d'immenses secours; mais vos cœurs volent au-devant du devoir, et la grande œuvre s'accomplira.

Ad. CRÉMIEUX.

## Chronique Politique.

Le Times publie un télégramme de Versailles, le 27, disant qu'un arrangement pour la question d'Orient aura lieu probablement sur les bases d'une conférence à Londres. On croit savoir que la Russie, retirant sa Note, cédera à des représentations amicales, et que la conférence aura lieu, comme le propose la Prusse.

M. de Chaudordy, délégué du ministère des affaires étrangères à Tours, vient d'adresser à nos agents diplomatiques une remarquable circulaire où justice est faite devant l'Europe des sophismes accumulés par M. de Bismark dans sa note relative à la rupture des négociations pour l'armistice.

NOUVELLES DE LA GUERRE.

On parle de succès importants qu'aurait obtenus le général Martin des Paillères.

Une dépêche prussienne nous apporte la nouvelle d'un combat qui aurait eu lieu le 27 à Moreuil, dans la Somme. Moreuil est sur la route de Montdidier à Amiens, à peu près à égale distance de ces deux villes.

Voici le texte de la dépêche prussienne :

« Combat jusqu'à la nuit de la première armée contre l'armée ennemie du Nord qui a pris l'offensive. Les Français, bien qu'avec des forces supérieures, ont été repoussés en perdant plusieurs milliers de soldats et ont été refoulés sur la Somme et dans leurs positions barricadées en avant d'Amiens. Un bataillon de marins français a été écrasé par un régiment de hussards. Nos pertes sont assez considérables. »

On dit qu'un corps de 10,000 Prussiens se trouve comme perdu dans les plaines du Vendômois, sans vivres ni munitions.

Il résulte de récits qui paraissent parfaitement exacts que, vendredi dernier, entre Bonneval et Brou, les Volontaires de l'Ouest ont remporté un grand avantage. Il auraient pris 20 chevaux et 2 pièces de canon. On parle d'un certain nombre de blessés.

Avec le concours de 900 marins qui ont déployé le plus grand courage, deux villages ont été repris et les Prussiens attaqués à la baïonnette ont été mis en pleine déroute. Ils ont laissé 40 hommes tués sans compter les blessés.

Les marins ont eu un homme tué et six blessés.

Ce qui a pu faire croire que le vaillant colonel de Charette était une des victimes de ce combat, c'est qu'il assistait à la tête de ses intrépides volontaires à cette action qui a été très-vive.

Pendant le plus fort de la bataille, le colonel, toujours à cheval, est resté impassible sous une pluie de balles et d'obus, ne s'occupant que de ménager ses hommes pendant leur ardente poursuite de l'ennemi qui n'a pas duré moins de cinq heures.

Mais ce qui prouve qu'il n'a pas été atteint, c'est qu'après l'affaire le général de Sonis l'a félicité en le serrant dans ses bras.

Un témoin de cet événement assure qu'aucun Nantais ne se trouverait au nombre des blessés.

M. Petiteau, qui vient de subir l'amputation d'un des bras brisé par un éclat d'obus, appartient au diocèse, mais non à notre cité. C'est un élève du Séminaire de Nantes.

Ce blessé et M. de Saisy sont, en ce moment, nous assure-t-on, aussi bien qu'on peut l'attendre de leur état de souffrances, après d'aussi graves opérations.

### LA DESTRUCTION DE CHAMPIGNY.

La Vérité fait le récit qu'on va lire de la destruction de Champigny, joli village des environs de Paris :

« Les Prussiens avaient établi dans Champigny de grands magasins de fourrages; une partie de leurs équipages était abritée dans les granges abandonnées par leurs propriétaires; un fort détachement de cavalerie était installé dans la ferme du Tremblay, située à une centaine de mètres du viaduc de Nogent-sur-Marne; enfin, la grande fabrique de chapeaux de feutre, dont on apercevait, il y a quarante-huit heures encore, les hautes cheminées, était convertie en poste-caserne, et renfermait un détachement considérable d'infanterie.

« D'autre part, le génie prussien travaillait sans relâche aux épaulements destinés à mettre la localité en état de défense.

« Les éclaireurs répandus dans l'île de Beauté, et en avant du viaduc, avaient signalé aux commandants du fort de Nogent et à la re-

doute de la Faisanderie la situation stratégique sur ce point. D'après ces renseignements, on n'hésita plus à sacrifier le village de Champigny, puisque c'était l'unique moyen de déloger l'ennemi d'un point d'où il pouvait menacer non-seulement nos redoutes, mais encore inquiéter sans relâche notre ligne d'avant-postes et rendre le service d'éclaireurs difficile, sinon impossible.

« A une heure précise de l'après-midi, le fort de Joinville (redoute de la Faisanderie), d'une part, et le fort de Nogent de l'autre ont ouvert un feu concentrique sur Champigny.

« Un quart d'heure après, une bombe partie de Joinville a mis le feu aux magasins de la fabrique de chapeaux. On voyait les Prussiens s'enfuir par bandes, la plupart tête nue et sans armes et chercher un abri dans les bois de la Cœuille.

« Une demi-batterie de mitrailleuses, masquée par une redoute établie à Saint-Maur-les-Fossés, a pris les fuyards en flanc et leur a tué beaucoup de monde. La pluie de projectiles continuait, et bientôt les maisons qui entourent l'église sont devenues la proie des flammes. Les Prussiens s'étaient établis dans la fabrique; ils en furent délogés; là aussi, les mitrailleuses ont contribué à parfaire l'œuvre du canon. La ferme du Tremblay semblait être à l'abri des troupes.

« Mais avant même qu'on ait pu l'atteindre, cavaliers et chevaux se sont enfuis pêle-mêle. Les montures n'avaient pas été sellées et sautaient au hasard; on en a retrouvé quelques-unes noyées dans la Marne. A quatre heures, le feu avait été mis à quatre endroits différents et la position était rendue intenable pour l'ennemi.

« De nombreux tirailleurs de la ligne et des francs-tireurs appartenant aux différents corps francs étaient embusqués derrière les peupliers de l'île de Beauté et sous les colonnes du viaduc. Ainsi abrités, ils ont dirigé une fusillade très-efficace sur le village bombardé. Les Prussiens ont riposté, mais sans produire grand effet.

« Les coups de fusil des nôtres, au contraire, tombant au milieu des masses épaisses des fuyards, ont rarement manqué leur but. Profitant de la confusion que les bombes avaient jetée parmi l'ennemi, les francs-tireurs ont pénétré dans Champigny, et se sont battus dans les rues. Des monceaux de fourrages étaient accumulés derrière l'église; les francs-tireurs y ont mis le feu, ainsi qu'à plusieurs maisons dont les caves recelaient des Prussiens. Les mitrailleuses avaient opéré un mouvement en avant, et de la redoute de Saint-Maur s'étaient avancées jusqu'à 400 mètres de Champigny; ces engins ont continuellement soutenu les opérations des francs-tireurs.

« Si on n'a pu constater le nombre des morts et des blessés de l'ennemi, en revanche, on peut affirmer qu'il a perdu énormément en fourrages, en chevaux, et qu'une partie de ses équipages ont été brûlés. Les francs-tireurs sont revenus au pont, pliant sous le poids des selles, des harnais et des armes qu'ils avaient recueillis.

« Ce matin, les ruines de la fabrique et de la ferme du Tremblay fumaient toujours. Vers une heure de l'après-midi, un mouvement des Prussiens ayant été signalé sur la crête des collines, comme l'ennemi paraissait disposé à

reprandre les positions dont il avait été si brusquement délogé la veille, la redoute de la Faisanderie a envoyé quelques bombes pour arrêter le mouvement de l'ennemi. »

UNE LETTRE DE PARIS.

Paris, 15 novembre 1870.

Plus que jamais, mon cher ami, je vous dirai : courage, plus que jamais j'ai confiance dans le succès définitif. Il faut pour cela que la province entoure l'armée ennemie et la harcèle, la contraigne de diviser ses forces; nous nous chargeons du reste. Les temporisations de Trochu ont porté leurs fruits, nous sommes à peu près armés aujourd'hui, dans quelques jours nous le serons tout-à-fait. L'armée se sent plus forte, et la victoire reviendra avec la confiance.

Il paraît que les Prussiens sentent la gravité de la situation. Ils n'ont pas voulu l'armistice parce qu'ils ont pensé que nous aurions pu, pendant sa durée, compléter notre armement. Malgré eux, nous aurons le temps nécessaire, car ils ne peuvent nous attaquer, et nos vivres sont encore considérables; nous n'avons pas encore touché aux salaisons et la viande fraîche ne fait pas défaut.

La tranquillité est parfaite ici depuis le plébiscite; l'inquiétude même a disparu au point de vue du calme intérieur de Paris. Je suis allé aujourd'hui même à Belleville; dans ce faubourg si calme et si paisible en ce moment, on ne se douterait pas que S. A. M. Flourens a régné pendant 24 heures. Que dis-je? il règne encore en qualité d'adjoint, mais un peu comme Napoléon règne sur la France, car il a bravement disparu avec Blanqui, après avoir compromis et laissé arrêter le plus grand nombre de ses amis.

Les Prussiens sont gens habiles, ils ne négligent pas les petits moyens. On dit qu'ils ont fait venir bon nombre de faucons, et qu'ils leur ont confié la mission d'arrêter vos messagers ailés. Hélas! ils n'ont que trop bien réussi, car pas un pauvre pigeon n'a regagné son logis depuis le 26 octobre; et le gouvernement de Paris est aussi peu instruit que nous de ce que vous faites pour la défense du pays et la délivrance de la capitale. Trouvez donc un moyen autre que le pigeon de nous donner de vos nouvelles.

Pour les articles non signés : P. GONET.

## Faits Divers.

Une lettre du Mans nous apprend que le rédacteur et le gérant de l'Union de la Sarthe, ont été arrêtés, pour avoir cherché à exciter les généraux les uns contre les autres et donner le contenu de dépêches imaginaires.

Ils passeront devant une cour martiale.

— Un homme est, assure-t-on, parvenu à traverser les lignes prussiennes et à entrer dans Paris. Il était porteur de trois cents lettres et de journaux.

— Une vingtaine de séminaristes d'Aire, répondant à l'appel très-énergique de l'un d'entre eux, viennent de partir comme volontaires dans la légion de M. de Charette.

— Les Prussiens prennent vraiment des précautions touchantes! Une dépêche de Berlin annonce que 300 wagons ont été expédiés à Paris pour servir à ravitailler cette ville

au moment de sa prochaine reddition, et la dépêche ajoute que 200 autres voitures ne tarderont pas à les suivre.

Il est très-possible que 300 wagons aient été envoyés d'Allemagne sous Paris et qu'on en attende 200 autres; mais ces wagons, au lieu d'être destinés à fournir des vivres à la capitale, qui ne songe pas à se rendre, sont plutôt appelés à transporter en Allemagne les montres, bijoux, soieries, pendules et autres objets volés, comme il s'en trouve dans les fourgons et voitures capturés par nos troupes aux environs de Vernon, d'Orléans et de plusieurs villes.

— Le roi de Prusse et sa cour font marcher de pair les plaisirs de la table avec les soucis de la guerre. Ainsi un fourgon complet de comestibles des plus appétissants expédiés pour Guillaume, Bismark et C<sup>ie</sup>, a été saisi avant-hier et confisqué.

Ce chargement est venu à Lille avec un autre wagon chargé de vêtements de flanelle.

Cet exploit est dû au courage et à l'adresse de nos francs-tireurs.

— Le pigeon qui a porté à Paris la dépêche de Tours annonçant la victoire d'Orléans, était tout couvert de sang. Le pauvre oiseau avait été atteint en route d'un coup de feu.

— Il existe en ce moment, à Paris, cinq grands ateliers de fabrication de cartouches, où environ six mille femmes travaillent activement sous la direction des artificiers de l'artillerie. La production totale des cinq ateliers est de huit cent mille cartouches par jour.

— A partir de sept heures du soir, les cafés, restaurants, liquoristes, et autres établissements de même nature, cessent d'être éclairés au gaz. Néanmoins, il leur est loisible de rester ouverts jusqu'à minuit, s'il leur convient d'employer tout autre mode d'éclairage. Depuis quelques jours, un grand nombre de cafés du boulevard ont inauguré plusieurs systèmes, dont la bougie, le pétrole ou l'huile, faisaient les frais.

— On vient de faire du nouvel Opéra, savez-vous quoi? Une boulangerie militaire. L'édifice inachevé sert à faire du pain pour la mobile.

Un mot attribué à... M. Auber: *On pétrit la farine dans le palais du son.*

— Le quartier latin, l'un des plus bruyants d'ordinaire, est pour le moment l'un des plus silencieux de la capitale. L'école polytechnique est aux bastions. L'école de médecine a érigé tous ses carabins en infirmiers et en chirurgiens-majors. L'école de droit présente un singulier aspect. Les professeurs sont aux remparts, les élèves aux avant-postes. Les amphithéâtres sont occupés par une armée de tailleurs, de coupeurs, de couturières, qui préparent les vêtements d'hiver de nos vaillants mobiles. Les bureaux du secrétariat sont tous formés en bureaux de distribution d'effets. Toute la journée, c'est un va-et-vient incessant des mobiles qui viennent s'équiper. L'Odéon et le théâtre de Cluny montent la garde aux remparts. Restent les veuves: toutes font de la charpie.

## Chronique Locale et de l'Ouest.

### DECLARATION.

Le Major du 14<sup>e</sup> Régiment de Ligne, commandant provisoirement la subdivision de Maine-et-Loire,

Vu le décret du 14 octobre 1870;

Considérant qu'il résulte des renseignements recueillis, que l'ennemi est, en ce moment, à moins de cent kilomètres de la frontière du département de Maine-et-Loire;

Déclare:

1<sup>o</sup> Que le département de Maine-et-Loire est, à partir de ce moment, mis en état de guerre, et que le décret sus-visé du 14 octobre 1870, dont copie sera affichée en même temps que le présent, recevra son plein et entier effet;

2<sup>o</sup> Que le Comité militaire est composé des membres ci-dessous désignés:

MM.

Cléret-Langavant, commandant supérieur des gardes nationales mobilisées;

Robineau, lieutenant-colonel, commandant la garde nationale sédentaire d'Angers;

Grille, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées;

Langlois, chef d'escadrons d'artillerie;

Warnier, chef de bataillon du génie;

Favier, officier de marine, directeur de l'école des Arts-et-Métiers;

Bateau, ingénieur des ponts-et-chaussées;

Brossard de Corbigny, ingénieur des mines;

Et constitué sous la présidence du général commandant la subdivision.

Angers, le 25 novembre 1870.

M. DE BRETTE.

La dépêche télégraphique suivante est arrivée hier soir à Saumur, et y a calmé l'inquiétude qui était peut-être trop grande dans notre population:

La Flèche, 29 novembre, 2 h. 15 soir.

(communication).

Plus un seul Prussien dans la Sarthe; ils se dirigent sur Vendôme où notre armée les suit.

On donne comme certain un engagement heureux à Fréteval (à 15 kilom. environ au-delà de Vendôme).

Sur les instances de l'administration municipale, M. Salmon, capitaine de la 1<sup>re</sup> compagnie de la garde nationale sédentaire de Saumur, a bien voulu se charger par intérim du commandement du bataillon, jusqu'à ce que des élections régulières permettent de pourvoir au remplacement de M. Vétault.

Pour réponse à quelques objections qui ont été faites au sujet de l'ambulance affectée aux mobilisés de Saumur, le président du comité affirme que:

1<sup>o</sup> Les deux voitures (car il y en aura deux et non pas une seule) et les caisses à pharmacie porteront l'inscription: *Arrondissement de Saumur*;

2<sup>o</sup> Le cachet du comité saumurois sera apposé sur les drapeaux et objets divers de l'ambulance de la 1<sup>re</sup> légion, colonel Cléret de Langavant, lieutenant-colonel Vétault.

Dans quelques jours un compte-rendu général sera donné aux souscripteurs.

Le départ des mobilisés ayant été décidé, l'ambulance est prête et partira avec eux. Tout a été prévu et disposé d'avance.

Le président du comité, BINEAU.

Une circulaire du ministre de la guerre a pour objet de faciliter aux jeunes gens reconnus admissibles à l'École spéciale militaire qui veulent s'engager pour la durée de la guerre la justification de leur admissibilité, justification qui leur permette de bénéficier des décisions des 10 et 12 courant.

Ceux d'entre eux qui appartiennent à l'armée adresseront par écrit au conseil d'administration de leur corps une déclaration sur l'honneur qu'ils ont subi les deux examens pour l'admission à Saint-Cyr, mais qu'ils ne peuvent produire la pièce constatant leur admissibilité.

Ceux qui se seront pas encore liés au service auront à produire un certificat du maire de leur résidence, constatant qu'ils lui ont fait la même déclaration en présence de deux témoins.

Lundi, un convoi de soldats prisonniers a passé à la gare d'Angers se dirigeant sur Aury. Il était au nombre 173, presque tous Westphaliens et Badois. On ne comptait parmi eux que trois ou quatre Prussiens.

Ces soldats appartenaient à diverses armes. On ne remarquait parmi eux qu'un seul uhlan. Ils ont été faits prisonniers près de Châtillon-sur-Seine par des Francs-Tireurs libres de Lyon.

Dix officiers pris dans le même combat ont été envoyés à Lyon.

Une foule énorme envahissait la gare, désireuse de contempler nos cruels ennemis.

Des rafraîchissements et des provisions leur ont été distribués, et ces prisonniers manifestaient leur contentement, en se voyant si bien traités.

Nous pensions en voyant ce spectacle à nos pauvres soldats que les Prussiens et les Allemands laissent mourir de froid et de faim, et nous ne pouvions qu'être fiers pour notre pays de l'humanité dont il fait preuve en présence de la barbarie prussienne.

L'un de ces francs-tireurs nous a appris que le nombre des prisonniers eût été de 7 à 800, sans l'avertissement qui leur a été donné par un petit Allemand de 14 à 15 ans qui est également prisonnier.

Le combat de Châtillon a eu lieu à la baionnette et n'a pas été un instant douteux, malgré l'énorme disproportion des forces. Les Allemands étaient dans la proportion de quatre contre un.

Depuis deux jours un mouvement de troupes assez actif se produit dans la ville de Poitiers. Des détachements arrivent et repartent sans cesse pour une direction que nous n'avons pas à indiquer.

Nous prévenons nos concitoyens, compris dans la catégorie des gardes nationaux mobilisables, qu'une compagnie du génie militaire est actuellement en voie de formation dans le département de Maine-et-Loire, et nous faisons appel à tous les hommes de métiers: tels que terrassiers, maçons, charpentiers, forgerons, mineurs et mariniers.

Les hommes qui désireraient faire partie de cette compagnie sont priés de se présenter à la caserne, rue Montauban, le matin de 10 heures à midi, et le soir de 2 heures à 4, pour s'y faire inscrire, à Angers.

Pour former les cadres nous avons besoin de gens intelligents, ayant déjà servi comme contre-maitres dans des travaux de construction et de terrassements.

La solde est celle de la garde nationale mobilisée.

LETTE DE M. BLANCART.

(Suite.)

» Lamorinière est trop haut placé dans l'estime du monde pour que ces outrages puissent l'atteindre. Il sait qu'il les partage avec le Saint Pontife qu'il s'est donné la gloire de servir et de défendre, et c'en est assez pour qu'il les méprise.

» Mais quoi! ils ne savent même pas contenir leur haine en face de cette grande figure d'un Pape qui refuse leur or et préfère tout perdre que de blesser sa conscience et l'honneur? Non! au contraire, tant de grandeur morale et tant d'infortune, ne font qu'exciter leur ardeur impie!

» Jésus était sanglant et couronné d'épines, les bourreaux le souffletaient et lui crachaient au visage! C'est toujours même dignité de la part des impies!

» Les verrons-nous blâmer cette violation odieuse du droit des gens qui non-seulement envahit sans motif un Etat indépendant, mais qui commence les hostilités cinq jours avant la déclaration de guerre? Non!

» Auront-ils une réprobation pour toutes les trahisons dont l'Italie donne au monde le répugnant spectacle? Non!

» Conseilleront-ils à ceux qui se montrent hypocrites jusqu'à parler au Pape un langage respectueux que tous leurs actes démentent, de marcher le front haut, la bannière déployée, les armes au vent? Non!

» Toutes les hontes ont-elles donc leurs applaudissements! Et ils ont la folie de penser que la trahison, le parjure, la ruse et l'astuce, seront des sources de grandeur et de paix!

» Mais pour se donner contre nous un thème de déclamation, feignant de considérer notre chef spirituel comme un Prince redoutable, ils nous accusent de pactiser avec l'étranger!

» Les libéraux seraient incapables apparemment de se servir de l'étranger pour établir leur liberté dans notre pays, et si Garibaldi, escorté de ses chemises rouges, paraissait sur notre frontière, on verrait les libéraux lui courir sus et l'écraser! C'est ce que n'ont pas fait pourtant les libéraux siciliens, ni les libéraux toscans, ni les libéraux lombards, ni les libéraux romains.

» Ils proclament que le pouvoir temporel du Pape, qu'ils sont parvenus à diminuer par les plus détestables moyens, est frappé de mort. Ils jouissent dans leur enthousiasme libéral, de penser que le Souverain-Pontife sera entravé dans l'exercice de sa juridiction spirituelle, que deux cents millions de catholiques seront opprimés dans leur conscience!

» Heureusement les prophètes de la vérité ne sont pas dans leur camp.

» Au commencement de ce siècle, voyant les ébranlements imprimés au Saint-Siège, ils affirmèrent qu'il tomberait et ne se relèverait pas. Il est tombé et s'est relevé. Ils disent: ce trône chancelle, donc il va être anéanti à jamais! Nous disons, appuyés sur plus de cinquante exemples: ce trône va tomber, donc il se relèvera dans la gloire! Nous aurons raison; mais les incrédules des temps futurs feront comme ceux du passé et des jours présents; ils tenteront de le renverser, le feront rouler dans la poussière peut-être, et affirmeront aussi son anéantissement. Comme leurs devanciers, ils seront confondus par l'événement, et leurs successeurs en impiété n'en jugeront pas mieux.

» Les libéraux portent contre nous une autre accusation. Ils nous dénoncent comme ne voulant pas obéir aux lois de notre pays et nous accusent de recevoir de Rome notre mot d'ordre.

» Je n'ai garde de nier que nous n'acceptions la loi spirituelle promulguée par l'Eglise; cela nous dispense de suivre celle du premier despote venu: anglais, prussien, russe, ottoman; celle d'un prince ou d'une multitude. Nous dénonçons à l'Etat le droit d'enchaîner nos âmes; mais nous nous soumettons plus que personne aux lois qui laissent libres notre conscience. Dieu a parlé, nous n'admettons pas que sa parole puisse être étouffée sous les prétentions théocratiques d'hommes sans mission. Si cela n'est pas conforme à la liberté de conscience, il faut renoncer à entendre dans son sens vrai ce mot: liberté.

» Les libéraux ont cru se donner un titre glorieux en se décorant de celui de libres-penseurs. C'est à juste titre qu'un écrivain ecclésiastique les déclare excommuniés du sens commun. Vouloir librement penser, c'est-à-dire se donner le droit de penser le faux et l'absurde, et pour jouir de cette belle liberté refuser de s'assurer que la vérité est dans le monde, que Dieu l'a révélée à la terre, et ne pas être disposé à suivre cette révélation; se glorifier d'être indépendant du divin, quand on se fait dépendant des faiblesses de l'humanité, c'est attester très-clairement qu'en revendiquant la liberté de penser, on entend se donner le droit de librement agir.»

(La suite à un prochain numéro.)

Pour chronique locale et faits divers: P. GODET.

M. SICARD, dentiste, rue des Lices, 32, Angers.

**SERVICE**  
**DANS LES PLACES DE GUERRE**  
ET  
**VILLES DE GARNISON**  
NOUVELLE ÉDITION.  
**SERVICE EN CAMPAGNE.**  
SERVICE INTÉRIEUR.  
**COURS DE MARECHALERIE.**  
P. GODET, imprimeur-Libraire.

P. GODET, propriétaire-gérant.